3e ANNÉE, N° 69. — VENDREDI, 21 JANVIER 1848.

ON S'ABONNE:
A Constantinople, au Bureau du Journal, *à Galata*.
Dans les Villes du Littoral, à l'Agence des Paquebots français.
A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.
A Paris, chez *M. Chateauneuf aîné*, rue Richer, N. 6.
A Marseille, chez MM *veuve Camoin et Cie.*
A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE
ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
Constantinople ..... un an, 8 colonat.
" 6 mois, 4 "
Provinces et Etranger un an, 9 "
" 6 mois, 5 "
PRIX DES ANNONCES:
La ligne..... 5 piastres du G.-S.
Le Journal paraît les 1er, 6, 11, 16, 21, 26 de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 16

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 21 Janvier.

—

Rome et l'Empire Ottoman en 1848.

L'envoi à Constantinople d'un Nonce Apostolique accrédité auprès du Sultan, de quelque manière qu'on l'envisage, est un fait d'une haute importance et sans exemple dans les fastes de la Monarchie Ottomane. Nous trouvons, il est vrai, qu'en 1587, sous le règne de Moustapha III, le Pape Sixte V envoya une ambassade aux communautés chrétiennes répandues dans l'Asie, telles que les Arméniens, les Melkites, les Jacobites et les Chaldéens, mais cette mission était une tournée apostolique et non pas une mission diplomatique. Nous ferons seulement ce rapprochement assez curieux: c'est que la personne qui fut chargée de la première mission, était, comme Monseigneur Ferrieri, revêtue du titre d'Archevêque de Sayda.

Aujourd'hui qu'une transformation si complète a eu lieu dans les mœurs et dans les idées, on a peine à comprendre le fanatisme qui régnait en d'autres temps, l'âpreté des haines religieuses et l'acharnement avec lequel elles cherchaient à s'exterminer. Mais l'Histoire est là avec ses pages sanglantes, ses scènes de meurtre et de carnage. Dans ce choc terrible qui eut lieu entre le Christianisme et l'Islamisme, dans ces luttes que se livrèrent pendant des siècles deux religions rivales, Rome était le nœud de l'alliance des Rois chrétiens contre l'Islamisme. Le Pape, ce Pontife couronné d'une religion de fraternité et de paix, était alors investi d'un pouvoir immense, exerçait un ascendant presque irrésistible sur toutes les Couronnes. C'est sous l'influence de la Papauté que se prêchèrent les Croisades, qu'une espèce de levée en masse eut lieu en Europe, et qu'à plusieurs reprises toute la population armée de la Chrétienté se rua sur l'Islamisme sans pouvoir l'entamer. Plus tard, les Chevaliers de Rhôdes et les Chevaliers de Malte, sentinelles avancées de la Chrétienté, continuèrent à soutenir une lutte désespérée, et Rome était toujours l'âme de ces Ordres militaires; ils combattaient, pour ainsi dire, sous sa bannière, et en s'entregorgeant, les disciples de Jésus-Christ, comme ceux de Mahomet, aspiraient à la couronne du Martyre. De là, cette haine vivace, cet antagonisme profond, qui n'ont cessé de régner jusqu'à ces derniers temps entre le successeur des Califes et le Vicaire de Jésus-Christ. L'acharnement et le fanatisme étaient les mêmes de part et d'autre. En juges impartiaux, nous devons dire que les horreurs commises par les Croisés ne le cèdent guère à celles commises par les Musulmans; c'était, de part et d'autre, une lutte sans pitié, sans merci: la religion excusait tout. Ainsi le Pape résumait en lui toute la haine de l'Islamisme contre le Christianisme; son nom n'est jamais prononcé dans les Annales de l'Histoire Ottomane, sans que ce sentiment n'éclate dans toute sa crudité. Il y a dix-sept ans à peine que, malgré les progrès qui s'étaient déjà réalisés, un ministre du Sultan Mahmoud, renommé par son intelligence et par sa droiture, et qui a rendu de grands services à son pays, adressait au Souverain un rapport dirigé contre une fraction nombreuse de ses sujets catholiques, et s'exprimait, à l'égard du Pape, dans les termes les plus inconvenants.

En Europe, le progrès plus rapide des lumières a dû modifier depuis plus longtemps les sentimens de la cour de Rome à l'égard du chef de l'Islamisme; mais ce n'est là qu'une question de date, et les Chroniques du temps rendaient, avec usure, à l'Islamisme, l'injure et le mépris. Félicitons-nous de n'avoir pas vécu au milieu de ces époques de sang et de haine; jetons un voile sur le passé et sur les erreurs de nos pères. Dans ces temps de fanatisme armé, l'Islamisme et le Christianisme ont eu chacun ses jours de gloire.

Maintenant, quel plus beau spectacle à présenter aux hommes, qu'un envoyé de Rome, débarquant à Constantinople pour signer la réconciliation entre le monde chrétien et le monde musulman? N'est-ce pas là, la preuve la plus éclatante d'es sentimens de tolérance qui se sont substitués partout aux sentimens de haine et de fanatisme? Si la Chaire de St-Pierre est heureusement occupée aujourd'hui par un homme dont le cœur bâta tout ce qui est noble et généreux, qui fait l'espoir de l'Italie et l'admiration de l'Europe entière; nous voyons sur le trône des Sultans, un Prince qui a inauguré son règne par la célèbre déclaration de Gul-Hané, base de toutes les réformes et de toutes les améliorations; qui a aboli la peine de mort et la confiscation, en mettant sous la sauvegarde de lois la vie et l'honneur du dernier de ses sujets; qui a donné au monde les plus beaux exemples d'humanité et de clémence, et dont tous les instants sont voués au bonheur de ses sujets. La Providence devait choisir deux souverains aussi éminents pour l'accomplissement de cette grande œuvre, pour cimenter, sur les bases de cette réconciliation, des rapports de jour en jour plus intimes entre la Turquie et l'Europe, et l'Histoire leur consacrera une de ses plus brillantes pages.

Monseigneur Ferrieri, archevêque de Sayda, Nonce apostolique, chargé par le souverain Pontife d'une mission extraordinaire auprès de S. M. le Sultan, est arrivé dimanche dernier à Constantinople, sur le bateau à vapeur de guerre sarde, le *Tripoli*. Au moment où il doublait la pointe du Sérail, le *Tripoli* arbora le pavillon ottoman et le salua de 21 coups de canon, qui lui furent rendus, coup pour coup, par le bâtiment de guerre ottoman mouillé à l'entrée du port; plusieurs bâtimens étrangers et notamment le brick de station de la mission de Russie et des navires de commerce sardes qui s'étaient procurés du canon, se couvrirent de pavois, arborèrent le pavillon du St-Siége et firent les salves d'usage.—A peine le *Tripoli* avait-il été signalé, que le chargé d'affaires de Sardaigne, M. le baron Tecco, se rendit à bord pour souhaiter la bien-venue à l'envoyé de Sa Sainteté. Le patriarche arménien catholique et un officier de la Porte, M. Sérafin Manasse, allèrent à bord du *Tripoli* recevoir la mission papale. Un bateau à cinq paires de rames avait été mis à sa disposition par le gouvernement; dès que les formalités quarantainaires eurent été remplies, Monseigneur Ferrieri s'y plaça avec toutes les personnes de sa mission et alla se débarquer à l'échelle de Top-Hané. Au moment où il mettait pied à terre, le Nonce apostolique fut salué de 21 coups de canon par les batteries de terre de Top-Hané. Trois voitures de la Cour et plusieurs chevaux de main mis à sa disposition par la S. P. pour tout le temps que doit durer sa mission, attendaient à l'échelle; Monseigneur Ferrieri, accompagné du patriarche arménien catholique et de son mihmandar, M. Sérafin, monta dans la première voiture, et le cortége s'achemina lentement, traversant le faubourg de Galata et celui de Péra pour se rendre à l'hôtel que le gouvernement turc a fait disposer dans ce quartier pour y recevoir l'envoyé du Saint-Père et toutes les personnes de sa suite. Cet hôtel a été loué par le gouvernement, et des ordres ont été donnés par le Sultan pour que le Nonce et les personnes de sa suite y soient défrayés de tout.—La nouvelle de l'arrivée de Mgr Ferrieri s'était rapidement propagée, et malgré le froid et la pluie, une foule nombreuse s'était portée sur son passage, et mêlait les cris de Vive le Sultan à ceux de Vive le pape Pie IX. Dans la même journée, tous les représentans étrangers envoyèrent un des principaux officiers de leur mission féliciter le Nonce apostolique, qui reçut, en outre, la visite de tous les chefs des diverses communautés catholiques de Péra. Le lendemain, l'introducteur des ambassadeurs, Kiamil bey, s'est rendu à l'hôtel du Nonce pour le féliciter de la part du Sultan et de la part de la Porte, et la plupart des représentans étrangers, qui se trouvent à Péra, notamment l'ambassadeur de France, l'internonce d'Autriche et le ministre de Russie sont allés en personne lui faire visite dans les journées de lundi et de mardi.

L'ambassade du gouvernement pontifical est composée de la manière suivante:

S. Exc. Monseigneur Ferrieri, archevêque de Sayda, Nonce apostolique;

Monseigneur Vespasiani, auditeur;

Le chanoine Capri Galanti, secrétaire;

Le comte Ferretti, garde noble de Sa Sainteté, neveu du cardinal, et cousin du Souverain Pontife, attaché;

Le comte Marchetti, attaché;

Le père Arsène, supérieur du couvent arménien à Rome, s'est joint à la mission sans titre spécial.

Enfin, deux sardes de distinction, M. le comte de Lucerne d'Angrogna, général d'artillerie et l'un des premiers écuyers du roi de Sardaigne, et M. de Podenas, prince du St-Empire, avaient également pris passage sur le paquebot à vapeur le *Tripoli*, commandé par M. le marquis di Negro.

La visite de Monseigneur Ferrieri à la Porte avait été fixée à mercredi. Dans la matinée, M. le baron Tecco, chargé d'affaires de Sardaigne, y précéda le Nonce et présenta successivement à S. A. le Grand-Vézir, à LL. EExc. A'ali pacha, ministre des affaires étrangères, et Rifa'at pacha, président du conseil supérieur de justice, M. le comte de Lucerne d'Angrogna, M. le prince de Podenas, M. le marquis di Negro et tout l'état-major du *Tripoli*. Ces messieurs attendirent ensuite à la Porte l'arrivée du Nonce apostolique pour se joindre à son cortége.

L'envoyé du St-Père, en costume de Cour, accompagné de toutes les personnes de sa mission également en costume de cérémonie, suivi de 12 laquais en livrée, s'est rendu en voiture à la Porte mercredi dernier, vers le midi; il était précédé par son mihmandar, M. Séraphin, qui portait également son uniforme et sa décoration, et par le vékil du patriarche arménien catholique, don Stefano. 12 cavass de la Porte et trois ordonnances à cheval attendaient le cortége à la tête du nouveau pont, et l'accompagnèrent jusqu'à la Porte; tous les postes présentaient les armes, et rendaient à l'envoyé du St-Père les mêmes honneurs qu'aux fonctionnaires de la Porte. A son arrivée, le Nonce et toutes les personnes de sa suite furent immédiatement introduits dans les appartemens du Grand-Vézir. Ce fonctionnaire se leva pour les recevoir, les accueillit avec une bienveillance parfaite, fit asseoir le Nonce auprès de lui sur le grand sofa, leur fit servir à tous la pipe, le café et le sorbet, comme c'est l'usage dans les grandes réceptions des autres ambassadeurs étrangers. La conversation eut lieu constamment dans la langue française, que S. A. le Grand-Vézir et le Nonce apostolique parlent avec une égale facilité.— Après avoir pris congé du Grand-Vézir, l'ambassadeur de Sa Sainteté se rendit chez S.Exc. le ministre des affaires étrangères, qui alla au-devant de lui, pour le recevoir jusqu'à la porte d'entrée de ses appartemens. Cette visite se prolongea aussi long-temps que celle faite précédemment au Grand-Vézir, et fut marquée par les mêmes attentions, les mêmes politesses, les mêmes témoignages réciproques de bienveillance et d'affabilité.— Dans les rues de Constantinople, comme dans les corridors de la Porte, on pouvait remarquer, sur le passage du cortége, un sentiment prononcé de curiosité et d'étonnement, mais rien qui ressemble à un sentiment de malveillance. La population musulmane paraissait plutôt s'associer avec plaisir aux honneurs qui étaient rendus à l'envoyé du St-Père.— Après avoir pris congé du ministre des affaires étrangères, le Nonce quitta la Porte. On lui rendit, à son départ, les mêmes honneurs qu'à son arrivée, et les trois gardes à cheval l'accompagnèrent et ne se séparèrent du cortége qu'à la tête du pont.

Dans la soirée du même jour, Mgr. Ferrieri a rendu visite à S. Exc. l'ambassadeur de France, à S. Exc. l'internonce d'Autriche et au chargé d'affaires de Sardaigne, M. le baron Tecco.

Hier, S. A. le ministre de la marine, gouverneur de Péra, a envoyé son premier interprète, M. Manasse, présenter ses félicitations à l'envoyé du St-Père.

Après l'audience impériale, qui doit avoir lieu dans quelques jours, le Grand-Vézir et le ministre des affaires étrangères doivent donner, en l'honneur de Mgr Ferrieri, un grand dîner diplomatique.

Par ordonnance impériale en date du 16 janvier:

Abd-ul-Haq éfendi, ancien Médecin en chef de l'Empire, Cazaskier de Roumélie et membre du conseil de l'instruction publique, a été nommé président de ce conseil en remplacement d'Essa'ad éfendi;

Quebriz Mohassili Zadé, Hassan Tahsin bey, ayant le rang de Cazaskier de Roumélie, a été nommé chef des Emirs (Nakib-ul-Echraf) en remplacement d'Essa'ad éfendi;

Redjaï éfendi, sous-directeur du bureau de l'Amedji, a été nommé historiographe de l'Empire (vaka névis) en remplacement d'Essa'ad éfendi:

Ces nominations ne manquent pas d'importance: le développement régulier de l'instruction publique en Turquie doit être la base de la réforme; c'est en propageant les lumières de l'enseignement, qu'on pourra déraciner les préjugés et faire pénétrer dans les masses les saines lumières de la raison, populariser les idées de moralité et de progrès qui font la force et la prospérité des sociétés modernes. Ce travail de rénovation, par la réorganisation de l'instruction publique, se poursuit depuis deux années en Turquie avec beaucoup de persévérance. C'est le Sultan lui-même qui en a pris l'initiative, et il est parfaitement secondé par le ministère actuel. Mais c'est là une œuvre difficile, et il importe de placer à la tête de l'enseignement des hommes amis du progrès et qui inspirent en même temps, par leur caractère et leurs antécédens, une confiance suffisante au clergé et aux familles. Essa'ad éfendi était un esprit éclairé, un homme d'une science incontestable; mais sans vouloir amoindrir les services qu'il a rendus, nous croyons que, dans ces derniers temps surtout, il n'a pas répondu d'une manière complète aux intentions du gouvernement. Il lui manquait cette fermeté, cet esprit d'initiative si nécessaires dans de pareilles fonctions. Le nouveau président, Abd-ul-Haq éfendi, a le rang de cazaskier de Roumélie, qui est le grade le plus élevé dans le corps des ulémas. Il a exercé pendant plusieurs années les fonctions de Médecin en chef de l'Empire, qui l'ont mis en rapport avec un grand nombre d'européens. Il était en même temps directeur de l'école de médecine de Galata-Sérail, et on sait qu'elle est établissement a fait, entre ses mains, des progrès remarquables. L'admission d'élèves chrétiens dans cette école et la dissection du cadavre ont été autorisées sur sa demande. C'est donc incontestablement un homme de progrès et dépourvu de toute espèce de préjugés. Il a déjà l'expérience de l'enseignement; c'est un esprit pratique, plein de zèle et d'activité, et nous ne doutons pas qu'il ne fasse tous ses efforts pour donner une impulsion nouvelle et rapide à l'instruction publique. Il sera d'ailleurs admirablement secondé dans cette œuvre par le directeur des écoles, Kémal éfendi.

FEUILLETON.

L'UN POUR L'AUTRE. (1)

(Suite et fin.)

Furcy était grave et réfléchi. La suave apparition de Clémence, les espérances qu'elle lui avait jetées si inopinément et si agréablement à travers la cloison, avaient considérablement modifié le cours de ses idées. Si parfois l'on abandonne facilement le bonheur qu'on possède, on tient toujours beaucoup à celui qu'on pourrait et qu'on espère. Aussi ce duel sans cause, accepté la veille avec si peu de façon et même avec tant d'empressement, lui inspirait en ce moment une insurmontable tristesse. A raison de l'absence de tout motif raisonnable de haine et de querelle avec son adversaire, il s'était flatté de tout terminer par une conciliation; mais cet espoir dut s'évanouir en présence des deux témoins.

Dans l'ordre d'idées où il se trouvait la veille, il avait choisi pour l'accompagner sur le terrain ce qu'il avait pu trouver sur le boulevart des Italiens de plus turbulent, de plus provoquant, de plus ferrailleur, et il avait réussi à souhait.

Il avait rencontré deux intrépides habitués de tirs et d'académies; gentilshommes joi-disant pur sang, quoique un peu frelatés, fanatiques de pistolets et de grands coups d'épée.

Bons jeunes gens du reste, qui offraient volontiers de se couper la gorge à tout venant, mais qui, à défaut d'affaires personnelles, se mettaient fort obligeamment au service de leurs amis.

— Je te félicite, mon cher Furcy, dit l'un d'eux en entrant; tu as là une affaire magnifique, et qui te fera honneur si tu t'en tires bien. Je viens de prendre des informations chez Grisier: ton adversaire est de première force à l'épée.

— Nous nous battrons au pistolet, je crois, dit Furcy.

— Alors tiens-toi sur tes gardes et conserve tout ton sang-froid, dit l'autre. Ce diable de Bidois offrait l'autre jour chez Lepage de couper à vingt-cinq pas un cigarre dans les dents du premier qui voudrait tenter l'épreuve.

Si ces révélations produisirent quelque sensation pénible dans l'âme de Furcy, il n'en parut rien sur son visage, qui resta calme et froid.

— C'est bien, messieurs, dit-il, je vais me préparer.

— C'est cela; et fais promptement, afin que nous ayons le temps de déjeuner. Il est désagréable de recevoir un coup de pistolet à jeun, c'est fort malsain. D'ailleurs cela te fournira l'occasion de nous conter ton affaire dans tous ses détails.

Pendant le déjeuner, qui fut convenablement arrosé, Furcy donna quelques explications indispensables, d'après lesquelles il fut unanimement reconnu qu'une rencontre était indispensable. Furcy laissa bien deviner par quelques mots qu'un accommodement lui serait agréable. Les témoins répondirent avec toute la gravité que commandait la circonstance, de s'en rapporter à eux; qu'ils sauraient faire toutes les concessions compatibles avec son honneur.

Furcy se tint pour dit qu'il fallait se préparer au combat.

Il était onze heures et demie. Tous trois descendirent et prirent un fiacre, puis se dirigèrent au grand trot vers le lieu du rendez-vous. Sur les Champs-Elysées, ils aperçurent une citadine dont les stores étaient soigneusement baissés, qui semblait régler sa marche sur la leur.

— Ce sont nos gens, dit un des témoins; cocher, au galop!

La citadine les suivit du même train, et ils ordonnèrent de redoubler de vitesse pour ne pas se laisser devancer. Lorsqu'ils arrivèrent à la porte Maillot, ils avaient une centaine de pas d'avance. Mais comme les témoins s'applaudissaient d'être arrivés les premiers, Furcy aperçut à la portière d'une élégante voiture, longuement arrêtée à la porte, la face peu aimable de M. Bidois.

Les deux adversaires se saluèrent, et leurs voitures entrèrent au petit pas dans le bois de Boulogne. Au bout d'un quart d'heure, M. Bidois fit arrêter, et descendit, en société de deux messieurs boutonnés jusqu'au menton, dont la mine était encore moins conciliatrice que celle des témoins de Furcy. L'un tenait à la main une boîte à pistolets, l'autre cachait sous sa longue redingote des objets dans lesquels il était facile de reconnaître une paire d'épées.

Furcy sauta à terre presque en même temps.

— Je suis désolé, messieurs, de vous avoir fait attendre, dit-il; mais notre rendez-vous était pour midi, et à onze heures cinquante minutes nous étions rendus à la porte Maillot.

— C'est parfait, messieurs, dit Bidois presque gracieusement. Moi, en ces sortes d'occasions, j'ai l'habitude d'arriver un quart d'heure avant le moment fixé. C'est fort aimable à vous d'avoir diminué de dix minutes les tourments de l'attente.

Furcy s'inclina en silence, et se rapprochant de ses seconds, suivit Bidois à travers le bois, jusqu'à une clairière assez vaste, entourée d'arbres, et qui semble préparée exprès pour ceux qui veulent se donner le plaisir d'échanger une balle.

Les dernières paroles de Clémence résonnaient encore à ses oreilles: — Rappelez-vous que votre vie n'appartient pas à vous seul; et il était décidé à se défendre de son mieux. Pourtant, à mesure qu'il y songeait bien, ce duel lui paraissait une action insensée, qu'il devait éviter par tous les moyens possibles. Entre son adversaire et lui, il n'existait réellement aucun motif de haine, aucun sujet de vengeance. Il sentait que, s'il venait à tuer froidement M. Bidois, ce serait un meurtre odieux, dont le souvenir s'attacherait à sa vie comme un remords. Ajoutons que l'idée d'être tué lui-même ne lui souriait pas davantage, depuis sa conversation du balcon.

Mais il ne vint pas un moment à sa pensée de révéler le *quiproquo* bizarre de la veille. Il était supposable que son intervention dans cette délicate crise conjugale serait jugée passablement indiscrète et déplacée, et que, du caractère dont était M. Bidois, les choses n'en prendraient pas beaucoup une meilleure tournure. Et puis Furcy était un caractère fier et loyal, qui eût regardé comme une lâcheté de répudier une situation qu'il avait acceptée, et qu'il s'était faite en partie; ensuite, rejeter sur un autre l'orage qu'il en avait détourné, lui eût semblé une trahison.

— Messieurs, dit-il à ses témoins, je vous autorise à déclarer que jamais, ni dans ma pensée, ni dans mes actions, je n'ai tenté de porter la moindre atteinte à l'honneur de mon adversaire, et que, si quelques circonstances semblent établir le contraire, elles résultent d'un hasard que je déplore, et non de ma volonté.

Ses témoins se regardèrent en hochant la tête, et se réunirent à ceux de Bidois. Tous quatre restèrent en conférence quelques minutes, puis se rapprochèrent respectivement près de celui qu'ils étaient chargés de seconder.

— Tout est arrangé, dit l'un à Furcy.

— Ah! fit Furcy avec un mouvement de satisfaction.

— Oui. Vous vous battrez à quarante pas, chacun avec deux pistolets dans les mains. Vous avancerez l'un sur l'autre, et tirerez à volonté jusqu'à la distance de dix pas... à moins que... cela ne soit pas nécessaire. Il n'y a pas eu moyen de faire autrement, mon cher Furcy; les adversaires sont déterminés en diable, et, dans l'intérêt de ton honneur, nous avons dû nous montrer plus résolus qu'eux.

Furcy n'était pas plus qu'un autre au-dessus du respect humain, et, assurément, la déclaration qu'il venait de faire avait coûté beaucoup à son orgueil; pourtant il voulut tenter une seconde démarche. Il s'avança vers Bidois.

— Monsieur, dit-il avec émotion, je vous jure sur l'honneur qu'hier soir j'ai vu pour la première fois Mme Bidois; que je ne lui avais jamais parlé; qu'un malentendu seul...

— Ah! mon beau don Juan, interrompit Bidois avec un ricanement ironique, je vois que vous n'avez pas la même hardiesse sur le pré que sous le péristyle de l'Opéra. Mais, parbleu! je veux vous infliger une correction qui serve de leçon à vos pareils.

— Je suis à vous, dit le jeune homme, pâle de honte et de colère. Je voulais simplement décharger ma conscience, et maintenant elle est en repos. Quand vous serez prêts, messieurs.

Il recula en frémissant, sans songer à essayer de nouvelles tentatives qui, désormais, n'eussent pu que le couvrir de honte.

Les derniers préliminaires étaient terminés, les armes étaient chargées, le but marqué de chaque coté; les adversaires attendaient le signal en mesurant d'un œil ardent l'espace qui les séparait.

Il ne fallait rien moins qu'une intervention de la Providence pour empêcher un résultat funeste. La Providence se montra cette fois... sous la

(1) Voir les numéros des 11 et 16.